

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **89 (1962)**

Heft 7

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En ancien français, le mot *mais*, issu du latin *magis*, « plus », signifiait lui aussi « plus », « davantage », comme on peut le voir par exemple dans ce vers du *Roman de la Rose* (XIII^e siècle) :

Il i a bien cinc anz, ou mais

(il y a bien cinq ans, ou plus, ou davantage.)

En français, ce sens étymologique et primitif fut « peu à peu éliminé par le sens adversatif ». (Albert Dauzat). Il n'en est resté que l'expression n'en pouvoir *mais*.

Quant aux patois, toujours plus conservateurs que le français, ils ont maintenu le sens primitif de *mais* = plus. Ils l'écrivent en général *mé*, parfois *mai* : « L'a *mé* dè tsance tyè lé brave dzein », il a « plus » de chance que les braves gens. (M^{me} Odin.)

Mêmement, qui figure encore, sous l'étiquette « vieux » ou « vieilli », dans les dictionnaires, n'existe pratiquement plus en français moderne, sinon par la fantaisie de quelque archaïsant. Il n'en était pas de même autrefois. C'est ainsi, par exemple, qu'Alain Chartier (XV^e siècle) écrivait : « Souvent desespoir de salut a forcé nature et fortune à sauver les perissans ; *mesmement* le plus de fois. » Les patois, eux, ont gardé *mîmamin*.

On lit dans le *Glossaire du patois de Blonay* de M^{me} Odin : « Ne pou dè *min* tyè de l'ei-y allâ », il ne peut faire « moins » que d'y aller. En disant *min*, et non pas « moins », le patois ne fait que conserver — après combien de siècles ! — la prononciation de l'ancien français qui écrivait *meins*, du latin *minus*. C'est au XV^e siècle que *meins* se

transforma en « moins », de même que *fein* en « foin » et *aveine* en « avoine ».

En ancien français, du XI^e au XV^e siècle, on ne disait pas encore « oui », mais *oïl*. Nos patois, qui aujourd'hui encore prononcent *oyi* — que certains écrivent *oï* ou *ohi* — ne sont-ils pas restés bien près du vieux parler de France ?

« Se j'ai *or* perdu, je gagnerai une autre fois » : si j'ai perdu « maintenant »... (*Aucassin et Nicolette*, XIII^e siècle). Jean de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*, parle de Charles d'Anjou qui

Est *ores* de Sicile rois

(qui est « maintenant » roi de Sicile).

Or, *ore*, *ores*, du latin *ad horam*, « jusqu'à l'heure présente », fut en vogue pendant sept siècles, puis, au XVII^e, il fut détrôné par « maintenant ». Mais les patois sont réfractaires à ces changements. Chez eux, « maintenant » se dit toujours *ora*, presque exactement comme autrefois en France, témoin ce petit dialogue de Jules Cordey (*Por la Veillâ*) :

— *Vigno queri mè houit franc.*

— *Pu pas tè lè baillî ora, su bin ma-lâdo.*